

France Théoret, Lucie Hotte et Guy Poirier, Antoine Boisclair

Claudine Potvin

Number 139, Fall 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62426ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Potvin, C. (2010). Review of [France Théoret, Lucie Hotte et Guy Poirier, Antoine Boisclair]. *Lettres québécoises*, (139), 46–47.

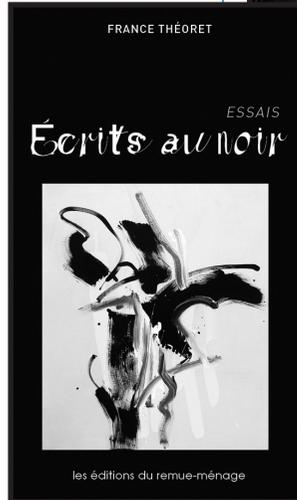


France Théoret, *Écrits au noir*, Montréal, Remue-ménage, 2009, 168 p., 21,95 \$.

Œuvre au noir : noir comme l'encre, noir comme du charbon

L'écriture de France Théoret passe par la parole sans compromis, les savoirs féministes, les vibrantes prises de position culturelles, la pensée politique, l'action, le langage et le littéraire.

Dans son dernier ouvrage intitulé *Écrits au noir*, France Théoret s'engage à la fois sur la piste de l'art et de la littérature et sur celle de la mémoire passée et présente de l'écriture. L'auteure y pense le langage en termes d'un « projet d'une esthétique et d'un art à la recherche du délire littéraire qui invente quelque chose au féminin » (p. 9). Dans *Écrits au noir*, elle affiche quatre volets qui se développent autour du parti pris d'écriture, du féminisme, de la scène sociale et politique, enfin du littéraire.



FRANCE THÉORET

L'ÉCRITURE AVANT TOUT

Écrits au noir constitue une forme de manifeste. Ce livre, rafraîchissant à plus d'un titre, ramène sur le tapis la parole d'une intellectuelle qui se déclare une écrivaine politisée, connue pour ses positions, sa force et son travail de réflexion. De plus, ce livre débouche sur la pensée critique de toute une génération d'écrivaines et de philosophes axée sur des formes de métissage, une esthétique et une éthique de la littérature. Dans ce contexte, imaginer le retour à la liberté individuelle, au réel et à la solidarité des femmes, à l'exercice de l'autonomie, signifie revenir aux sources d'une toile noire et blanche, voire d'un « refus global ».

FEMME, QUÉBÉCOISE, ÉCRIVAINNE

En premier lieu, Théoret signe un parti pris qui repense le texte à ras du corps et nous entretient de l'émergence d'un sujet féminin situé en dehors de la langue patriarcale. Suivent alors une série de notes sur des textes antérieurs qui renvoient précisément au travail de la langue et de la représentation, et au concept d'engagement politique. Les allusions aux romans, aux études littéraires, à la poésie permettent à celle qui écrit et qui lit de s'interroger « sur le double point de vue, d'où [elle] parle et d'où [elle] écrit » (p. 25). Par ailleurs, un commentaire fort intéressant sur *L'Homme qui peignait Staline* nous ramène à l'art comme asservissement et comme outil de domination, au fantasme du vainqueur. Écrire, c'est lire et fixer son regard sur le mot, et dans ce cas sur la pratique stalinienne de l'art.

L'ÉDUCATION DES FILLES

« Le féminisme est une œuvre au noir, secrète et en progrès », affirme France Théoret, et elle ajoute que « [d]es livres de femmes transmettent un langage fondé sur la complexité des signes » (p. 49). Celle-ci fait un survol de moments historiques, de lieux, de noms, et ouvre un débat sur la féminisation de la langue et de la phrase, débat articulé dans le cadre d'une référence aux mouvements littéraire et féministe.

TOUT EST POLITIQUE ? ÉMOTION OU PRISE DE POSITION

France Théoret parle avec justesse d'un savoir-vivre politique, désir d'insérer la pensée politique dans le vécu et d'affirmer son discours comme un apprentissage et une connaissance de ce qui s'entend, se parle et témoigne de la présence de l'autre car « [l]'ignorance en politique est grande. Si tel n'était pas le cas, les femmes écriraient davantage et elles auraient de l'influence. Leurs prises de

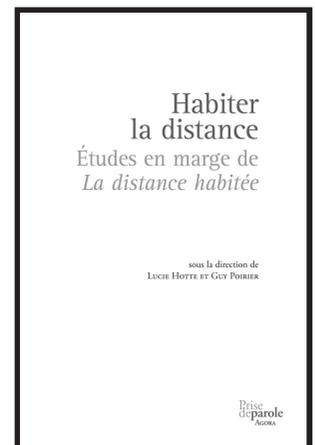


Lucie Hotte et Guy Poirier (dir.), *Habiter la distance. Études en marge de La distance habitée*, Sudbury, Prise de parole, coll. « Agora », 2009, 191 p., 23,95 \$.

Sur la piste de François Paré

Un peu à la manière des protagonistes de *Volkswagen Blues*, huit chercheurs s'engagent sur la piste du dernier ouvrage de François Paré, *La distance habitée*, afin de retrouver la route des cultures et des littératures minoritaires.

Dans un premier temps, Lucie Hotte et Guy Poirier revisitent les réflexions de Paré sur les « petites » littératures, la langue, le déplacement, la mémoire, les frontières culturelles, la distance, l'espace, et sollicitent des collaborations basées sur la pensée de Paré, plus particulièrement *La distance*



« La distance est bel et bien le lieu d'une domiciliation du fils éperdu. C'est bien là que ça parle parmi, dans, à travers, et malgré nous. »

habité. Cet ouvrage de François Paré servira donc ici de point de départ aux différentes études qui constituent la collection. Ainsi, perçus comme incontournables, les travaux critiques de Paré donnent lieu à une analyse littéraire inscrite dans la lignée de son livre *Les littératures de l'exigüité*.

DE L'ACADIE À L'ONTARIO, DU FAR WEST AU PACIFIQUE

Selon Catherine Leclerc, Paré s'interroge « sur les structures d'accommodement propres aux cultures de l'exigüité, tout en refusant d'en faire des signes de capitulation » (quatrième de couverture). Leclerc s'intéresse en ce sens à la question de la langue, au français et à l'anglais et à la place qu'occupe le chiac dans quelques œuvres acadiennes. Pratiques diglossiques reprises dans l'article de Johanne Melançon sur la chanson franco-ontarienne et dans celui de Pamela Sing

qui se penche sur l'écriture « bi-langue » dans des romans de l'Ouest canadien, alors que Guy Poirier traite de la francophonie en Colombie-Britannique. Les directeurs de *Habiter la distance*, Hotte et Poirier, soulignent dans leur introduction que les textes qui suivent se centrent sur l'espace et la résistance comme l'indiquent les articles sur la science-fiction (Sophie Beaulé), la distance chez Michel Ouellette (Lucie Hotte), la filiation identitaire et la mémoire du Canada français (Jean Morency), les « identités flottantes » chez Daniel Poliquin (Kathleen Kellet-Betsos). Bref, ces études montrent que « [h]abiter la distance, c'est aussi regarder de plus près, et pour lui-même, l'espace existant entre des entités aisément discernables et distinguables » (p. 36).

UNE POSTFACE À TITRE D'INTRODUCTION

Paré reprend brièvement les concepts de diaspora et d'itinéraire, le sujet minorisé aux prises avec un sentiment de perte et un désir d'espace, et termine par ces mots auxquels les analyses font écho : « La distance est bel et bien le lieu d'une domiciliation du fils éperdu. C'est bien là que ça parle parmi, dans, à travers, et malgré nous. C'est là qu'il faut continuer à chercher, dans l'éloignement des premiers gestes. » (p. 189)



Antoine Boisclair, *L'École du regard. Poésie et peinture chez Saint-Denis Garneau, Roland Giguère et Robert Melançon*, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 2009, 432 p., 29,95 \$.

Le visuel et le textuel

Quand le poète se fait peintre, le regard se transforme en langage et le mot devient l'image qui se glisse entre les lignes.

Dans *L'École du regard*, Antoine Boisclair offre non seulement un ouvrage d'une grande érudition et d'une forte rigueur, mais il renouvelle également l'étude des arts visuels à la lumière de la poésie québécoise moderne. Dans ce contexte, le critique réapprend à voir la lumière de la toile et du poème, reformulant « l'éducation esthétique ». Boisclair s'attarde donc au dialogue entre l'écriture et la peinture tout en amorçant sa propre conversation avec l'artiste, le peintre et l'écrivain.

« UN PINCEAU QUI PENSE »

En quatrième de couverture, nous lisons que « [e] n commentant des tableaux ou des dessins, en les interrogeant dans le cadre de poèmes, d'essais ou de chroniques d'art, les poètes ont développé de nouvelles sensibilités... ». Ce livre propose donc d'examiner de quelle façon la peinture a agi comme une « école du regard » chez certains auteurs québécois, soit Garneau, Giguère, Melançon et quelques autres (Gauvreau, Ouellette, Brault, Hénault, Grandbois, etc.). La contemplation d'une toile débouche nécessairement sur la lecture du mouvement artistique et du signifiant pictural, méditation sur la forme, la couleur et la représentation abstraite ou figurative.

DE GARNEAU À MELANÇON

L'École du regard se divise en trois parties que l'auteur décrit comme « apprendre à voir », « donner à voir », « faire voir », catégories qui correspondent à des « modes



de visibilité » de l'aventure intellectuelle, subjective, du paysage et de la manière unique de Garneau à la limite de l'inconscient, à la voyance, au champ du visible et aux espaces de Giguère. L'auteur de *L'École du regard* souligne que ce qui intéresse Giguère dans la transparence du geste artistique (poésie et arts visuels confondus) « repose notamment sur la possibilité de donner corps aux images du "pays perdu" que constitue l'inconscient » (p. 245). En troisième lieu, Antoine Boisclair s'attarde à l'esthétique et à la poétique de Robert Melançon, auteur de *Peinture aveugle*, chez qui « tout pourrait être peint, et le seul fait de le dire suffit » (p. 387). Bien

que, dans le cas de ce dernier, l'écriture ne s'accompagne pas d'une pratique de la peinture fondée sur une expérience personnelle, Melançon n'en a pas moins intégré le lexique pictural dans sa poésie, considérant que « la poésie est une peinture – une "peinture aveugle" ». Histoire de la correspondance contemporaine entre la peinture la littérature, *L'École du regard* porte un regard judicieux sur la poésie et l'art visuel, véritable éducation sur le sujet, un regard neuf sur une dimension en grande partie ignorée par la critique. ■

infocapsule

De Marque à l'honneur

Le créateur de la plateforme de distribution de livres numériques québécois, un projet réalisé avec le concours de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL), a reçu l'Octas d'excellence pour sa réalisation. Cet agrégateur permet à tout utilisateur d'Internet de se procurer les livres québécois qui l'intéressent où qu'il soit dans le monde. La plateforme développée par De Marque semble si performante qu'elle a été adoptée en France par Gallimard, De Martinière et Flammarion. Ici, au Québec, Daniel Desjardins de la maison Ulysse est enchanté : « Bravo à De Marque grâce à qui nous avons vendu des guides Ulysse numériques dans 22 pays, de l'Algérie à Singapour en passant par le Québec, la France et la Nouvelle-Calédonie ! » par le Québec, la France et la Nouvelle-Calédonie ! »